

La mélodie du malheur

*A chaque fois que j'écoute une oeuvre Wagner,
j'ai envie d'envahir la Pologne.*
Woody Allen

Enfant, j'adorais les albums du Père Castor, et en particulier, la légende du joueur de flûte. Mais comme il est dans mon caractère de me faire systématiquement l'avocat du diable (ce qui ne paye pas, je vous l'affirme !), je me demandais comment l'histoire avait pu être vécue par les rats... De plus, à l'époque, j'ai été en butte à un quelconque problème avec une administration, ce qui m'avait fort marri. J'en profitai donc pour régler quelques comptes : si cela ne changeait rien au problème, cela me fit le plus grand bien. Qui a dit que l'écriture est une thérapie ?

Un brouhaha lugubre résonnait en permanence dans l'immense hall d'attente. Oskar, l'énorme rat, attendait depuis des lustres. Il avait une migraine de tous les diables. Plus que tout, ce qui commençait à l'inquiéter, c'était le sachet de rogatons divers qui fondait comme neige au soleil... ou pour mieux dire, en Enfer.

Un mouvement confus secoua la foule des créatures ineptes assemblées, toutes plus répugnantes les unes que les autres. Oskar aperçut sur une plate-forme un gnome en livrée rouge sang qui s'égosillait dans un porte-voix en cuivre :

Le numéro Sept mille deux cent vingt-trois se présente au bureau six du Service des Actions Litigieuses, allée Dégâts Ordinaires. Le numéro...

Oskar poussa une exclamation de joie, exhibant le numéro qui venait d'être appelé. Sa pugnacité et sa rage venaient enfin à bout de l'inertie de ces administrations idiotes que seuls les humains et quelques démons—atardés, il est vrai—semblaient apprécier. Mais on allait voir de quel bois il se chauffait, lui, nom d'un diabolin !

Il entendit un feulement sinistre derrière lui. Il se retourna, pour se retrouver museau à groin face à Idratzuzu, un ignoble démon assyrien mal dégrossi. Il avait partagé avec lui l'attente interminable dans cette antichambre suffocante des enfers. Comme lui, la créature venait se plaindre de l'injustice dont elle avait été victime. D'après ses dires, un envoyé spécial des sous-sols avait détourné un village entier d'âmes fraîches qu'il destinait à son usage personnel. Comme Oskar, cela faisait des années—des siècles ?—qu'il attendait son tour pour demander compensation.

— Gentille petite bête, être toi ! grogna le démon en s'adressant à Oskar. Donner tout gentil piti papier à moi, sinon splatch piti bistiau !

— T'as qu'à croire, rigolo ! éructa le gros rat avant de lui planter des incisives sales—mais remarquablement affûtées—dans son avant-bras pustuleux.

Le démon hurla de douleur. Quand enfin il fut en mesure de réagir, son fortuné compagnon s'était déjà fondu dans la masse grouillante des plaignants infernaux.

Oskar se présenta à l'huissier d'injustice qui contrôlait l'accès aux services du contentieux des Enfers. Le fonctionnaire vérifia quelques documents, indiqua la direction à suivre. Oskar put enfin pénétrer dans la zone tant convoitée, sous le regard envieux de milliers d'âmes torturées en attente.

Après quelques errements, il finit par trouver le sixième bureau du Service des Actions Litigieuses, allée Dégâts Ordinaires. La porte était entrouverte. Un farfadet à lunettes, l'air chafouin, s'affairait à gratter des parchemins en peau humaine. Sa plume de phénix plongeait régulièrement dans un encrier de cristal

rempli d'une substance épaisse couleur vermeil. Oskar frappa timidement à la porte. Il nota à part lui, les nombreuses traces de griffures et, de-ci de-là, un bout d'ongle ou une griffe incrusté dans le bois de la porte. Il déglutit péniblement, mais réussit à entrer d'un pas ferme dans le local.

Le fonctionnaire leva les yeux par-dessus ses besicles et demanda d'une voix cassante :

– Qu'est ce qu'il veut ?

– Je suis le Sept mille deux cent vingt-trois et je viens pour...

– Il entre, il s'assoit et il attend sagement qu'on lui parle.

– Bien, Monsieur...

Oskar trottina jusqu'à la chaise vermoulue que lui désignait le nain. L'autre se désintéressant totalement de lui, il prit son élan et sauta. Le bruit qui suivit fit longuement soupiner Lucas Hagerschörndorfer, scribe de cinquième rang et farfadet de son état. Il prit sur son bureau un tibia relié au mur par un boyau de chat, le porta à la bouche et se mit à parler.

– Allô, la maintenance ? Envoyez-moi un nouveau siège... c'est ça, et solide si possible... au six du S.A.L... dépêchez, hein ! J'ai des clients sur le grill, moi. Et soyez aussi assez aimables pour envoyer une équipe de lutins d'entretien... Oui... Merci.

Il reposa l'objet et se leva pour faire face à un Oskar dans ses petits souliers. Il s'adressa à lui avec un sourire carnassier :

– Cette chaise lui sera facturée moyennant l'indice des prix de la grille forfaitaire du Service Matériel des tréfonds. Loué sois le très bas ! Ceci étant précisé, il vient pour quoi, quand il ne démolit pas le matériel ?

Oskar prit sa respiration et se mit à parler très rapidement, comme s'il avait peur qu'on lui coupe la parole.

– Heu-J'ai-été-spolié-de-mon-gagne-croûtes-par-un-de-vos-agents-et-je-me-trouve-désormais-dans-une-situation-pour-le-moins-heu-fâcheuse-et...

– Stop ! On commence par se calmer et par parler de façon intelligible.

– Oh, pardon... heu, en résumé, un de vos agents m'a créé bien du souci.

– Non, mais il croit vraiment qu'on a le temps de régler tous les petits ratés de nos services ? Il sait combien de dossiers de damnés sont en attente de traitement ? Il cherche à attaquer la bassesse de notre purulente administration ? Il ne sait pas dans quoi il s'engage, là !

– Voui-voui-voui... Hum. Je comprends parfaitement votre point de vue, mon bon démon. Néanmoins, je me permets d'attirer votre attention sur le fait que j'étais moi-même en mission pour le Seigneur. J'avais une Représentation Intégrale de Priorité de type trois, ce qui est loin d'être ridicule !

Le farfadet parut surpris. Il porta sur le gros rongeur un regard nouveau, empreint de curiosité et d'un respect tout neuf. Oskar semblait se rasséréner quelque peu.

– J'ignorais, reprit le fonctionnaire, que les puissances infernales s'attachaient les services d'animaux... même vils.

– Oh, fit Oskar, modeste, très occasionnellement. En fait, je suis essentiellement vacataire.

– Bon, fit le fonctionnaire résigné. Je suppose qu'on doit donc lui... heu, qu'il faut vous ouvrir un dossier.

Le farfadet soupira, stoïque. Il fit un gros tas des rouleaux de peau encombrant son bureau, les saisit dans ses bras trop courts. Il se dirigea ensuite vers un gros coffre en bois sur lequel était gravé le mot Archives en lettres de sang. D'un pouce, il appuya sur une pression du coffre qui s'ouvrit violemment. Des flammes en jaillirent et firent encore monter de quelques degrés la température déjà étouffante de la pièce, léchant au passage les biceps du lutin maléfique. Lucas jeta sa paperasse à l'intérieur et s'empressa de refermer le meuble. Il se retourna vers Oskar, désormais juché sur un tonnelet, et qui faisait l'état des lieux de son pelage roussi.

– Ça n'est pas encore très au point, mais c'est incroyable ce qu'on peut gagner comme temps de classement avec ces techniques modernes !

– C'est une méthode qui ne manque pas d'une certaine chaleur, j'en conviens. Si, toutefois, nous pouvions revenir à nos méchouis, je reste sur des charbons ardents, moi...

Le farfadet, renfrogné, se dirigea vers son écritoire. Il prit le matériel adéquat, vint se replacer derrière son bureau. Il remonta ses lorgnons d'un geste sec et plongea une plume incisive dans l'encrier, après en avoir vérifié le piquant sur sa langue : on peut être un fonctionnaire infernal et conserver néanmoins une certaine idée de la conscience professionnelle.

– Nom ?

- Mais si, puisque je vous dis...
- Je vous demande votre nom !
- Ah ! Heu... Ratenplumberg.
- Prénom ?
- Oskar.
- Race ?
- Rat des champs.
- Occupation ?
- Chef du treizième district des Rats Autonomes de Saxe. J'ai huit mille six cent cinquante gaillards dans ma troupe, tous de mon sang. Enfin... j'avais.
- Date du litige ?
- Décembre 1283, selon les critères de datation humaine.
- Dites donc, c'est pas récent récent votre affaire, là !
- Je suis venu aussi vite que j'ai pu, mais c'est pas une sinécure pour porter plainte chez vous !
- Bon, n'importe. Nature de la réclamation ?
- Un des vôtres a exterminé tous mes p'tits gars ! A la suite de ça, privé de mes troupes, on m'a séquestré. J'ai perdu toute dignité animale. Je viens ici pour réclamer ma réintégration au rang de dignitaire du Parti des Obscures Forces.
- Nom de l'agent visé par la réclamation ?
- Helmut de Hameln. On l'appelle aussi le Joueur de flûte.
- Votre histoire, c'est un gros pipeau, non ?
- Très spirituel, grogna le rat dans sa moustache.
- Bon, ne vous fâchez pas. Helmut de Hameln, vous dîtes ? Je le connais de réputation. On dit que c'est un bon élément...
- Foutremaille, ce qu'il faut entendre ! C'est un damné coquin qui conduit le Parti droit à la catastrophe. Il a noyé en une nuit plusieurs milliers de mes compagnons.
- Et si vous me racontiez tout ça dans le détail, hein ? fit le farfadet dont les yeux s'illuminaient d'une lueur d'intérêt malsain.
- Eh bien, voilà...

Tout a commencé vers la mi-décembre 1283. Les p'tits gars et moi, on s'occupait du coté de Buckenbourg. La ville venait de recevoir un convoi de grains d'Ukraine. Nous nous démenions afin de stocker un maximum de nourriture car les premiers frimas annonçaient un hiver rude, cette année-là.

Un matin, Albert—mon mille deux cent soixante-huitième fils—est venu me trouver. Il revenait d'une petite reconnaissance avec les garnements de son âge chez le meunier et était surexcité. Il avait surpris une conversation entre l'artisan et des forains qui venaient de Hameln. La grande foire de Noël devait bientôt s'y tenir et serait l'occasion d'une bombance sans précédent dans les environs.

Je ruminais un moment l'information et brûlais de l'exploiter. Les services de l'intendance venaient de plus de nous faire parvenir une nouvelle puce et j'avais hâte de la tester sur la population. C'était une occasion en or ! Avec un peu de chance, il s'agirait d'une nouvelle forme de peste et l'on rigolerait bien... Dame ! Nous avions le choix : soit nous gaver de pop corn d'orge tout l'hiver en nous regardant dans le jaune des yeux, soit faire de ces montagnes de nourriture notre ordinaire en nous amusant à décimer ces abrutis d'humains... Vous comprendrez que mon sang n'a fait qu'un tour !

Mais attention. Je ne suis pas le rat qui fonce tête baissée et qui prend des décisions à la légère, hein ? Hameln, c'était quand même le gros morceau du coin : plus de deux mille habitants, une ville de bourgeois pleins aux as... un vrai nid à dératiseurs, ça !

L'union fait la force, j'ai alors pensé.

J'ai donc invité séance tenante tous les chefs des districts voisins. Seuls trois d'entre eux ont répondu à ma convocation—puissent les autres se geler éternellement les roupettes en l'infâme Paradis !

Deux jours et quatre sacs d'orge plus tard, nous avons dressé un plan de bataille bien mûri. Les P'tits Gris de Rupert le Mineur arriveraient par le nord. Ils attaqueraient frontalement la muraille, puisqu'ils étaient les plus nombreux. Les Roux Musqués de Erx les Crocs Noirs aborderaient le long de la Weser et se glisseraient en ratimini par les quais. Enfin, les Alboches Binos de Trois Pucés—un sacré baroudeur celui-là !—et mes fidèles Rangers des Sous-Sols devraient profiter de la diversion de Rupert pour créer une brèche près du pont-levis. C'était une affaire qui avait tout pour rouler.

Nous fixâmes la date pour la nuit du 24 décembre. Les humains seraient bien trop affairés à festoyer en l'honneur de leur Divin Gnganngan pour s'occuper de nous.

Tout se passa tellement comme prévu que ce fut écœurant de facilité. Nous avons foncé sur la ville, investie en deux temps trois mouvements. Ah, il fallait voir la frousse qu'on leur a flanquée, à tous ces bipèdes ! On a surgi de partout à la fois. Le temps que ces balourds sonnent le tocsin, nous étions déjà maîtres des lieux. C'était une formidable, une merveilleuse pagaille. Chaque bâtiment, chaque maison, chaque place était investi par des dizaines, des centaines de nos enfants. Nos fils, nos frères étaient partout, terrorisant ces imbéciles. C'était un délice d'entendre leurs cris de terreur et d'incrédulité. Minuit n'était pas passé que la ville était nôtre. L'orgie fut totale. Pas une cuisine, un placard ou un garde-manger qui eut pu échapper à nos investigations...

Mais il est écrit que les voies de l'Odieux restent impénétrables.

Tout à notre faim, nous avons négligé les humains ! Bien sûr, nous les asticotons bien un peu, croquant au passage un orteil ou une main qui traînaient, évinçant quelque poupon encombrant d'un berceau bien douillet où passer le jour au chaud... mais dans l'ensemble, nous n'avons prêté qu'une attention toute relative aux menées douteuses de ces créatures primaires.

Ce fut là une terrible erreur.

Après trois nuits de ribote, nous avons tant et si bien ravagé la ville que la disette semblait déjà la guetter. Ce soir-là, les p'tits gars venaient de mettre la main sur une cave secrète de l'auberge qui regorgeait de victuailles toutes fraîches. Je m'y étais rendu, suivi de mon état-major. Bien sur la nouvelle commençait à se répandre dans les rangs de nos troupes et il fallut filtrer les admissions : je ne gardais que les meilleurs avec moi.

Sur place, chacun d'entre nous montra un zèle exemplaire dans l'accomplissement de son devoir. Moi-même, je ne rechignais pas à la tâche, m'attaquant sans ambages à une somptueuse barrique de schnaps. Quinze minutes d'un labeur acharné et je vins à bout du couvercle de chêne massif. Je me penchais en avant pour laper quelques gouttes du précieux et âpre liquide. Celui-ci était, pour ainsi dire, excellent, quoique de retour un peu violent. L'univers se mit vite à valser dangereusement autour de moi et je résolus regagner une terre plus ferme. Curieusement, plus je cherchais à avancer, plus mes pattes me portaient vers l'arrière. Je finis par chuter dans le trou que j'avais moi-même ouvert.

Au contact glacé de l'alcool, je fus pris de panique. Je nageai frénétiquement et tentai d'escalader les parois avec une ardeur étayée par une angoisse croissante. J'exhortai mes subordonnés à me tirer au plus vite hors du récipient, ce qui les fit se tordre de rire. Je vis bientôt apparaître dans l'interstice la tête hilare de trois Puces qui mastiquait, suffoquant à moitié, un quignon de pain bis.

– T'affole donc pas, gros soûlard, parvint-il à bafouiller entre deux bouchées. T'as qu'à tout boire. Et après, tu creuses un trou au fond !

– Abruti ! Sors-moi de là fissa avant que j'y passe...

Trois puces manqua de s'étrangler de rire encore une fois. Il lança néanmoins des ordres aux plus jeunes afin qu'on allât me chercher une corde.

C'est alors que retentit la mélodie diabolique.

D'abord très sourde, son volume s'amplifia à mesure que son maudit interprète se rapprochait de l'auberge. C'était une mélodie sauvage, enivrante et fascinante. En dépit des brumes éthyliques qui rendaient mon esprit hermétique à toute pensée cohérente, je me sentais tétanisé par les notes aigrettes qui la composait. Je buvais pour ainsi dire chaque son, chaque silence et sentait mon cœur battre au diapason de son tempo satanique. Je me sentais irrésistiblement attiré vers la source de cette musique, comme privé de toute volonté propre. Je sentais mon corps se mouvoir seul et mes griffes se planter dans le bois du fut, bien plus profondément que je ne m'en serais jamais cru capable. Spectateur, je voyais mon corps me mener irrésistiblement au faite du récipient, se mettre à l'unisson de tous mes camarades, et me conduire du même pas mécanique vers la trappe de sortie de la cave.

Je serais probablement sorti, comme tous les autres, sans le croûton abandonné négligemment par Trois Puces sur la barrique. Alors que j'enjambais le trou, je ripais dessus et tombais, à nouveau dans la cuve. Je ne repris le contrôle de mes sens que pour mieux perdre connaissance, abruti de vapeurs alcoolisées.

Je me réveillais dans l'auberge, sensiblement plus tard, et la tête à l'envers.

Une face humaine rougeaude à l'envers me projetait de front son haleine pestilentielle, provoquant chez moi un élan de bile. Je réalisais, enfin, que cette grosse loque d'aubergiste me suspendait par la queue, juste en face de son visage.

– Tiens... On dirait euqueul'bestiau eul'a fini eud'cuvé, eul'saligaud !

– Passe m'y donc, euk'j'y taille un bif'tek, lui répondit une voix que je reconnus avec une atroce certitude pour être celle du boucher de Hameln.

– Va donc point m'y l'casser. Eussel'dernier. Eul'a d'la valeur. J'm'en va eul'mett en cage pour y faire gausser mi loupiaux.

Avant même que j'eusse pu esquisser l'amorce d'une défense, il m'enferma—comble de l'indécence !— dans une petite cage à oiseaux. Je restais un long moment prisonnier de ma cage pendue au clou d'une poutre de la grande salle de l'auberge. J'essayais, en vain, de comprendre ce qui était arrivé et ne fis qu'amplifier une gueule de bois qui s'avérait monumentale.

Cependant, le pire restait à venir : une bonne demi-douzaine de rejets d'hommes, hurlant, bavant, tous plus repoussants les uns que les autres.

Ils firent irruption dans la salle où régnait jusque-là un calme relatif. Même les quelques humains présents, me jetant jusque-là des regards narquois, parurent impressionnés. Ils s'écartèrent prudemment de la marmaille en folie. Le chef de bande (Karl-Heinrich, comme je l'appris plus tard), visiblement l'aîné, était un benêt d'une quinzaine d'années, le visage ravagé par la petite vérole. Il se mit en devoir de décrocher mon inconfortable habitacle. Il monta sur un tabouret, attrapa ma geôle et la tendit à son principal lieutenant, une gamine au regard effronté qui semblait collectionner les tâches de rousseur et répondait au doux nom d'Hildegueburg.

Je fus alors livré à la vindicte de la plèbe infantile, sous les regards affligés d'adultes visiblement compatissants. On m'arracha à mon refuge et l'on me fit passer de main en main. On me griffa, m'écorcha, me tira poils et moustaches de la plus intolérable des manières. Après un moment de ce stupide jeu de passe-passe sans la moindre chance de seulement m'esquiver, mon misérable corps n'était plus qu'un concentré de douleurs abjectes.

Je ne dus mon salut, in extremis, qu'à l'arrivée inopinée du tavernier qui m'arracha aux cruels marmots. Il les congédia, les tançant vertement—je devais apprendre, par la suite, qu'il s'agissait de ses propres lardons.

Je lui en fus grandement redevable, mais il ajouta, à l'adresse des clients, que le ragoût n'était pas pour aujourd'hui, ce qui me fit perdre aussi sec toute ma gratitude. L'aubergiste me remit ensuite dans l'ignoble cage qu'il alla déposer à l'étage, dans la chambre familiale.

Je devais y passer deux jours, voyant régulièrement défiler les monstres, qui pour me donner une feuille de choux pourrie, qui pour me tourmenter, qui pour me refiler des croûtes de fromage. Mais cette fois, le père gardait un œil sévère sur sa descendance.

Deux jours...

Deux jours et deux très longues nuits où j'eus le privilège douteux d'assister au concours de ronflements acharnés que toute la famille se livrait. J'eus aussi l'honneur—très contestable—de profiter des charmes exubérants de Dame Gertruda, la maîtresse de maison. Elle saisissait d'une main experte, cinq fois le jour, un sein protubérant qu'elle fourrait sans autre forme de procès dans la bouche du malheureux Aldolf, le petit dernier. Celui-ci, en âge de marcher depuis longtemps, réclamait pourtant à grands cris—et à raison—son sevrage immédiat.